

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 32 (1894)  
**Heft:** 40

**Artikel:** On tâdié  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-194505>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 02.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

Il y a mille anecdotes attestant avec quelle facilité et quel entrain Russes et Français « faisaient camaraderie », selon les expressions du soldat Zmieff.

Un jour, des oies sauvages vinrent à passer au-dessus des batteries. Les Français, pour s'amuser, envoyèrent quelques balles à ces oiseaux, qui tombèrent à portée des Russes.

Un jeune soldat du régiment de Sélinguinsky monta alors sur le remblai des défenses russes, défit une bande de toile qu'il portait en guise de bas autour des jambes, l'agita comme un drapeau parlementaire afin qu'on ne tirât pas sur lui et, descendant avec agilité, arriva jusqu'à l'endroit où gisaient les oies.

Il en saisit une et de toutes ses forces la jeta du côté des Français :

— C'est pour vous ! cria-t-il.

Il en envoya une autre à ses camarades :

— C'est pour nous !

A cet instant, une troisième oie qui n'était que blessée réussit à s'envoler et à s'enfuir.

— Et celle-ci pour les Anglais ! ajouta-t-il ironiquement.

Les Français ne restèrent pas en reste de courtoisie. Ils invitèrent les soldats à venir près d'eux et ils les régalarèrent de rhum. Un instant après, le feu recommença, et on se mitraillait avec entrain.

Autre anecdote, qui fait ressortir cette générosité. Un capitaine, nommé Lamouloff, remarqua un jour qu'un jeune troupière de sa compagnie n'était pas encore bien accoutumé au feu.

— Attends un peu, lui dit-il, je vais te guérir de ta peur.

Et il l'emmena sur le remblai, à un moment où les balles faisaient rage, et, là, tranquillement, sa cigarette aux lèvres, dans ce poste qui n'était plus abrité, il lui fit faire l'exercice, très lentement.

Les Français virent ce qui se passait, battirent des mains devant cette froide bravoure du capitaine, et cessèrent de tirer.

Dans ces récits de soldats qui étaient communiqués au prince, il y en a d'une bonne humeur et d'une simplicité charmantes.

Tel celui du soldat Chkara, prié de dire pourquoi il avait été décoré.

— J'ai été décoré « pour rien », dit ce brave modeste. J'étais de garde auprès de la cave à poudre, dans la batterie de Rostislavie. Une sacrée bombe tombe un jour sur la cave et se met à siffler. Je la repousse du pied. Nakhimoff passait justement à cet instant : « — Bien, très bien, mon garçon », fit-il. Et il ajouta : « Prenez le nom de ce gaillard ! »

C'était cela qu'il appelait « rien ! »

Un autre récit du major Yanosky relate un « cri du cœur » de soldat qui est d'une jolie crânerie.

Sur le 2<sup>e</sup> bastion, un obus français, trouant le blindage, tomba et éclata dans l'abri où se trouvait un brave troupière russe qui dormait tranquillement au milieu du fracas des pièces d'artillerie tonnant des deux côtés.

Réveillé en sursaut, il sortit comme il put de l'abri, qui n'en était plus un, mais le tube brûlant de l'obus enflamme son uniforme.

Il ne pense pas au danger qu'il venait de courir.

— Ah ! les gueux ! s'écria-t-il, en montrant le poing aux Français, ils m'ont joliment arrangé mon pantalon !

Les soldats français avaient leur théâtre où, entre deux sorties, ils jouaient bravement des pièces de circonstance. Du côté russe, on prenait aussi quelques distractions. Le lieutenant Savitzki avait fait apporter, dans le bastion où il servait, un piano, et son collègue Stépanoff et lui faisaient danser les soldats.

Le piano, un beau jour, fut réduit en miettes par un obus, et les danseurs furent tués ou blessés... Le lendemain, par une bravade, les officiers russes faisaient venir un autre piano à la même place.

Les mots curieux de soldats abondent dans ces notes. Tel celui du brave Kompantzeff. Il venait de préparer le *stsché*, la soupe aux choux russe, quand un boulet renversa la marmite, la coupant en morceaux.

Kompantzeff poussa un juron :

— Ah ! ces Français ! fit-il... Frapper un homme, cela je le comprends, c'est pour cela qu'on est soldat ; mais ils se mettent à briser nos marmites, maintenant, et ils ne nous laissent plus manger notre soupe !

On voit que la bonne humeur, l'entrain, la vaillance simple étaient du côté des Russes comme du côté des Français. C'était pour cela qu'on s'entendait si bien pendant les suspensions d'armes.

### On tâdié.

Quand on malheu arrevé à cauquon et que se dzeins ne lo sàvont pas onco, lo lào faut apprenndrè tsau pou po ne pas lào bailli onna trào granta émochon tot ein on iadzo. Lo lào faut derè avoué precauchon et ne pas fèrè coumeint on certain vòlet dè carbatier adon dè la moo dè Poudjan.

Poudjan étai on compagnon gras qu'on tasson et qu'avai la frimousse rodzo qu'on pavot, tant l'avai lo sang à la téta. Onna né que se trovàvè pè lo cabaret, que bévessai trà déci ein tourdzeint sa pipa, m'einlève se n'eut pas on attaquà, que ma fai se laissà tsezi perque bas su lo pliantsi. Quand lè dzeins lo viront étai, sein budzi, lo reléviront ; mà l'uront bio lo sécàorè po lo reveilli et lài frottà la téta avoué dào venégro po lo fèrè reveni, rein ne fè. L'étai bo et bin moo.

Ora, n'étai pas question ! ne poivè pas restà à la tsambra à bâirè et lo fail-lai eimportà tsi li et préveni sa fenna. Ma fai, cein n'étai pas onna galéza coumechon et cliào qu'étion quie, ne tsaillessont pas dè la fèrè, kà quand on cognai lè dzeins on renasquè dè lào derè dai z'affèrès que lào font dè la peina.

Adon lo carbatier criè son vòlet, qu'étai tot novè dein lo veladzo et lài dit d'apliyi po remenà Poudjan. Mettont lo pourro diablo su on pou dè paille dein lè redalles et lo couvront avoué lo cliorà.

— Ora, se fa lo carbatier à son vòlet, alladè tot balameint et pi tatsi dè ne pas épouàiri sa pourra fenna ein lài deseint l'affèrè trào rudo ; ditès-lo lài petit z'a petit, coumeint se n'étai pas onco moo.

— N'aussi pas poàire, noutron maitrè, repond lo vòlet, ne su pas on enfant et mè tserdzo dè fèrè la coumechon ào mi.

Lo gaillà modè avoué lo tsai et quand l'est dévant tsi Poudjan, ye tapè à la porta, kà l'étai cotàie et tot lo mondo droumessai.

On momeint après, l'out qu'on àovrè onna fenétra et ye vai onna fenna ein béguina que demandè quoui tapè.

— Est-te vo qu'ètès la véva Poudjan ? se lài fà lo vòlet.

— Su bin madama Poudjan, repond la pernetta, mà ne su pas véva.

— Na ! Voudrià-vo frémà avoué mè ? Eh bin veni vai vairè !...

Et l'est dinsé que cé tsancro dè tâdié a fé po preparà la pourra fenna à apprenndrè la moo dè se n'hommo.

### Pour nos lectrices.

Une nouvelle ligue vient de se former de l'autre côté de la Manche, celle de « l'anticorset ». Il ne s'agirait rien moins que de supprimer absolument le corset et pour bien affirmer cette prétention, la ligue se propose d'organiser prochainement, à Liverpool, une exposition de figures de cire, de mannequins, qui montreront toutes les déchéances physiques qui sont dues à l'usage du corset et ses conséquences sur la santé et la beauté du corps de la femme.

Je ne sais si cette ligue trouvera grand nombre d'adeptes en France ; j'en doute, car les Françaises et les Parisiennes surtout sont trop fières de leur jolie taille cambrée pour l'augmenter d'un centimètre. Un corset parfaitement fait par une bonne faiseuse, bien à votre taille, souple surtout, sans busc exagéré, est plutôt un soutien pour le buste qu'une fatigue. Les femmes un peu fortes ne pouvant absolument pas se passer de corset, les nouvelles ligueuses ne se recruteront que parmi les femmes minces, aux tailles de roseau.

Dans un autre ordre d'idées, il est question de proscrire de la toilette féminine toutes les ravissantes fantaisies que l'on composait avec la dépouille de milliers de petits oiseaux. C'est Mme Casimir-Perier qui vient de décréter la grâce de toutes ces mignonnes bestioles, car les conséquences de ce massacre sont très graves dans les campagnes, et les agriculteurs ont jeté un cri d'alarme auquel l'Etat ne pouvait rester sourd. Les insectes nuisibles se multipliant à l'infini depuis la mort de tous les petits oiseaux champêtres dont ils étaient la nourriture, et les récoltes étaient menacées par ces insectes. C'est cette sérieuse raison qui a été cause d'une telle modification dans la mode.

Les oiseaux seront donc remplacés sur les chapeaux par des fleurs de velours, de satin d'une fraîcheur et d'un coloris ravissant ; les pensées, les chrysanthèmes, les gardénias, les dahlias, les violettes sont les fleurs préférées.

Beaucoup de toques charmantes sont en velours drapé chiffonné ; on prépare des ca-